

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

XIV

VAILLANCE CHRÉTIENNE

(Suite)

Pour lui, il passa une partie de la nuit à errer dans le parc. Il était très pâle et avait le cœur profondément agité. Peu à peu, il pensa avec plus de calme à son union possible (il la croyait même certaine), avec Marie-Sophie; mais au moment de remettre son âme sous le joug fleuri de cette affection humaine, l'image d'Annonciade se dressa dans son imagination disant dans un cri d'agonie : « Vous aimerez ma sœur ! » Et, à la suite de cette vision disparue, il se rappela clairement ses protestations, ses serments, ses assurances que jamais une autre femme, et surtout celle-là, n'occuperait son cœur.

Fragilité du cœur humain ! Sept mois seulement avaient passé sur cette tombe d'enfant, et déjà la trace en était comme effacée; Amédée, tout couvert de crêpes du veuvage, écoutait chanter dans un lointain radieux l'hymne joyeux de noces nouvelles.

Il eut quelques frissons. Manquait-il à une parole sacrée, était-il déloyal envers la pauvre morte ? Il se le demanda et voulut se persuader qu'il ne ferait qu'accomplir les suprêmes volontés d'Annonciade, puisqu'à sa dernière heure elle les avait joints elle-même dans une commune prière.

Comme nous prêtres aux morts !

Dès que le jour se leva, Marie-Sophie se rendit à la tombe d'Annonciade. Dans ce cimetière de village entourant l'église, déjà plusieurs femmes priaient. En venant à la messe, les âmes vraiment pieuses aiment à donner un souvenir à leurs morts. La tombe de la petite fée était une des plus fraîches, une des dernières; Marie s'agenouilla sur la pierre et bientôt elle n'entendit autour d'elle que le murmure de la prière ou le faible bruit des larmes essayées.

— Que suis-je venue faire ici ? soupira-t-elle. Demander grâce à l'âme de ma sœur d'être parjure en désir aux serments sacrés que je lui ai faits ? Ou suis-je venue chercher de misérables subterfuges pour conclure une alliance qui blesse la raison et l'honneur ?

Elle regarda autour d'elle.

Là, des épouses saintement fidèles gardaient religieusement le souvenir de leur unique époux; des sœurs pleuraient sur des sœurs et ne pensaient pas à ravir leur place sur la terre. Les morts conservaient une part vivante dans le cœur de ceux qui les avaient aimés; on ne les balayait pas comme des fleurs flétries que l'orage a déracinées.

Elle vit ce spectacle. Les rêves de la veille étaient l'illusion, le spectacle du matin la réalité. Là, tout aboutissait; la passion comme le sacrifice, la jeunesse comme la vieillesse, la beauté et le bonheur.

Si l'âme de Marie éprouvait, en arrivant, une légère incertitude, elle fut à l'instant fortifiée :

— Un cœur lâche pourrait seul hésiter, se dit-elle, quand le devoir est si nettement tracé.

Elle se rendit à la serre dans ces dispositions. Le lieu, les souvenirs, les douleurs qui l'y avaient déjà assiégée, tout contribua à affermir sa volonté et à lui assurer une facile victoire. Amédée ne tarda pas à la rejoindre.

Elle le regarda avec douceur, sans trouble et prit la parole la première, pour éviter le choc d'un nouvel aveu :

— Amédée, vous avez aimé ma sœur, il n'y a, il ne peut y avoir qu'un lien fraternel entre nous.

— Jobéis à sa volonté en vous aimant, Marie, cette union est sa dernière prière, son ordre suprême... Ne vous souvient-il plus qu'elle a dit : tu l'épouserai ?

— J'ai répondu : jamais !

— Ainsi vous voulez que ma vie soit brisée, que je reste seul le cœur vide et glacé ? Ah ! Marie, vous ne m'aimez pas ?

— Il n'est point question de mes sentiments, répondit-elle avec une grande fermeté, et la destinée à laquelle je vous condamne, je m'y condamne moi-même, je considère comme sans valeur les paroles prononcées par ma pauvre sœur dans un moment d'exaltation plus généreux que raisonnable. Nous ne sommes liés ni l'un ni l'autre, à cet égard, par un serment. Nous restons chacun dans notre position, vous de veuvage, moi du titre sacré de sœur de votre femme. Asseyez-vous, Amédée, pour m'écouter tranquillement, vous parlerez après et je répondrai en conscience à vos observations. D'abord, je n'aime pas les seconds mariages, ils me déplaisent souverainement et je les ai toujours combattus. Il est inutile que je vous développe les causes de cette manière de voir, puisque ce ne sont pas elles qui me guident dans la circonstance actuelle. J'éprouve, pour les alliances entre parents une répugnance invincible et surtout à un degré très rapproché. Je trouve ces mariages non seulement déplacés, déplorables, mais presque criminels et destructifs de la paix et de l'union domestique. Quand un membre étranger entre dans une famille, il est appelé à en faire partie aux mêmes conditions que les membres liés par le sang; il faut qu'un sentiment vraiment fraternel remplisse le cœur de sa sécurité, que le bras d'un beau-frère soit le soutien et l'appui d'une femme à l'égal de celui que la chair et le sang lui ont donnés. Dans quels terribles dangers ne tomberait pas la société si, au sein de la famille, il se trouvait un homme capable de s'emparer de la sœur de sa femme, et, dans le familier épanchement de cette vie de tous les jours, entretenait cette passion coupable avec l'espoir, lointain peut-être, mais possible d'être libre un jour et de faire succéder dans la vie conjugale la jeune fille d'aujourd'hui à la jeune femme d'hier.

Tout en parlant, Marie leva les yeux et vit Amédée baisser la tête d'un air affligé. Elle ne soupçonna pas que les idées qu'elle résumait avaient assailli le jeune professeur la veille, bien qu'il les eût rejetées... Au bout d'un instant, il dit :

— L'Eglise permet ces mariages, elle est sage et prudente; pourquoi vous faire plus sévère qu'elle ?

— L'Eglise les tolère, il faut des dispenses de Rome pour qu'ils puissent s'accomplir : ce n'est, du reste, qu'une concession à l'affaiblissement de la foi et des mœurs, rien de plus.

— Qu'importe tout cela, Marie, si vous m'aimez ? et autrefois vous m'avez aimé.

Elle se leva blessée :

— Qui vous l'a dit ? N'éveillez pas ce qui est mort, ce qui ne doit pas, ce qui ne peut pas revivre.

Elle était pâle et agitée, honteuse que sa faiblesse fut connue et connue de celui qui aurait dû l'ignorer toujours.

— Pardonnez-moi, Marie, murmura-t-il sur un ton d'exprimable angoisse en se jetant à ses genoux, je ne sais ce que je dis; après une jeunesse pleine de souffrances, une union brisée au bout de deux années, j'ai osé croire à votre sympathie. Ayez pitié de moi et ne changez pas mon espérance en désespoir.

Les yeux d'Amédée étaient remplis de larmes.

Les larmes d'un homme ne coulent pas impunément. Marie vit celles de son beau-frère et une émotion profonde la saisit. Sa parole jusque-là si noble et si digne, s'en ressentit, et elle ne put dissimuler entièrement son angoisse, quand elle répondit :

— Je suis sensible à votre mérite et à vos qualités, Amédée, mais cela ne changera rien à ma décision. Ma faiblesse serait encore plus grande, je l'étoufferais dans mon cœur plutôt que de consentir à devenir la compagne du mari de ma sœur.

Il vit bien qu'il ne gagnerait rien par une plus grande insistance. Il espéra que le temps amènerait un heureux changement dans les dispositions de sa belle-sœur; il ne la connaissait qu'à la surface.

— Donnez-moi la main, dit-il, Marie, et laissez-moi l'espérance.

Mais elle avait décidé que cette entrevue mettrait un terme aux rêves égarés du cœur :

— Amédée, l'espérance serait une illusion, je ne vous aimerais jamais que comme un frère.

— Femme froide et fière, cria-t-il avec emportement, vous êtes inexorable !

— Comme le devoir, dit Marie avec un regard assuré.

Il revint de la dureté à la prière.

Elle l'interrompit.

— N'ajoutez rien, Amédée : ces paroles ne conviennent pas à mes sentiments actuels; autrefois, peut-être, j'aurais écouté favorablement de pareils aveux, les temps sont changés, j'ai changé avec eux; mon amitié la plus tendre vous est acquise, j'ai pour vous tous les sentiments dévoués d'une sœur.

— Je n'en veux pas, dit-il avec dureté, vous me jetez dans le désespoir pour ne pas violer je ne sais quelle sottise humaine qui n'existe que dans votre imagination, vous me condamnez à vivre misérable, à mourir maudit, vous m'ôtez la raison.

Elle l'aimait mieux irrité que tendre, et pourtant, en voyant sa figure enflammée, ses regards ardents, l'espèce de rage avec laquelle il l'arrêtait la serre, elle eut presque peur de le voir atteint de folie.

— Je serai votre sœur, dit-elle en sortant de la serre.

Son âme était convulsive. Que ne s'y était-il pas débattu, pendant ce long entretien ? Qu'elle eût trouvé doux, la pauvre Marie, d'écouter son humanité ! En s'éloignant elle se disait avec amertume qu'Amédée la jugeait froide, dure et austère... elle pensa heureusement aussi que Dieu, qui voit tout, la consolait, puisqu'il l'avait soutenue dans une lutte si douloureuse.

Elle était décidée à tout confier à sa mère. Son cœur était encore oppressé en racontant ce qui venait de se passer et sa parole brève et coupée disait clairement sa souffrance.

Madame de Ribienne ne s'y trompa pas. Elle essaya de faire revenir Marie sur sa détermination.

— Ne m'tentez pas, ma mère, dit la jeune fille, ce mariage est impossible, je n'en donnerai pas le scandale à ceux qui m'estiment. L'Eglise, plus sage que nous, leur a refusé longtemps son concours, actuellement encore il faut de nombreuses dispenses qui attestent l'irrégularité de pareilles alliances.

— Tu es bien sévère pour toi-même, mon enfant; car c'est ta vie que tu brises.

— Elle est brisée depuis longtemps, répondit-elle avec un triste sourire, si vous parlez de ce qui tient au cœur; mais ma conscience est en paix et Dieu nous jugera sur les actes de la conscience.

Madame de Ribienne insista faiblement. Ce mariage, elle pouvait le tolérer sans l'approuver jamais. Elle partageait les idées de sa fille sur l'irrégularité de ce genre d'alliances auxquelles nous devons bien des plaies que la société devrait ignorer.

Pendant quelques jours, une certaine gêne régna entre les membres de la famille. Amédée et Marie-Sophie se fuyaient, l'un parce qu'il était blessé, l'autre parce qu'elle était craintive. Il est difficile qu'un pareil état de choses se prolonge dans l'intimité forcée de la campagne.

Un matin Amédée dit :

— Vous me fuyez ?

— Pour votre repos, répondit Marie.

Il sourit amèrement :

— Vous n'en avez pas de souci ? reprit-il.

Elle remua la tête en signe de dénégation.

— Oh ! Marie, nous pourrions être heureux !

— Abandonnez ce rêve, et regardez en face la vérité, Amédée, là seulement est le bonheur.

— Alors vous aimez quelqu'un ? dit-il avec un cri de rage.

— J'aime Dieu.

XV

DANS LA CHAUMIÈRE

Ainsi il échoua sans cesse, soit qu'il la prit par la tendresse ou la violence, la douceur, la prière, elle dit inflexiblement : non.

Vaincu par le présent, il essaya de triompher par la force de l'habitude. C'est effectivement un lien dont on ne connaît toute la puissance qu'après l'avoir imprudemment expérimenté. Il se mêla à toutes ses occupations, la suivit dans ses promenades, ne l'effrayant plus par des paroles tendres ou passionnées. Elle put croire qu'elle l'avait convaincu de l'inutilité de son affection et qu'il travaillait à s'en guérir.

La confiance de la jeune fille reprit donc un peu d'abandon; elle rendit à Amédée tous les privilèges de la fraternité; on les vit perpétuellement ensemble, même à l'église, où Marie allait prier.

Elle n'aperçut pas l'écueil et faillit y périr. Tout ce dernier mois des vacances, elle s'abandonna à cette intimité qui créait autour d'elle le blâme et de sévères jugements. Une circonstance fortuite vint l'éclairer.

En sortant de la messe un matin, elle dit à Amédée :

— Retournez sans moi, j'ai une vieille femme à visiter.

— J'irai avec vous, Marie; il fut sur le point d'ajouter : j'ai suivi plus d'une fois Annonciade dans ses courses de charité. Il se contenta de le penser. Le nom d'Annonciade ne se pro-

nonçait plus entre eux. Ange de protection, elle planait invisible.

Marie-Sophie fut contrariée du désir exprimé par Amédée. Les œuvres envers les pauvres ont besoin de mystère, tout regard curieux paraît une insulte à la misère. Cependant, elle céda, dans les petites choses elle céda toujours.

— Venez si vous voulez, murmura-t-elle.

— Est-ce que cela vous contrarie ?

— Non.

— Vous paraissiez hésiter ?

— Cette pauvre vieille femme a un caractère un peu difficile, quoiqu'elle soit excellente au fond; je craignais que vous la jugiez durement sur de simples apparences.

— Vous m'avez convertie, Marie; en vous voyant si bonne, si indulgente pour les misérables gens que vous visitez, vous m'avez appris à les considérer avec un certain intérêt, faute d'amour.

Virginie Capou était effectivement une femme acariâtre dont la misère et l'âge avaient augmenté l'humeur au point que, restée à quatre-vingt-deux ans sans famille et sans ressource, personne dans le voisinage, malgré la charité proverbiale du peuple, ne s'était soucie de visiter ni d'assister une si maussade vieillesse. Virginie tomba malade, et M. le curé, qui ne pouvait pénétrer dans ce taudis dont la porte lui était hermétiquement fermée, pria Marie-Sophie d'entreprendre cette œuvre délicate.

La première fois qu'elle entra dans ce lieu de misère, de désordre et de saleté, Marie-Sophie faillit reculer d'épouvante. Dans ce grenier sans cheminée, sans lumière autre que celle projetée par l'ouverture de la porte, sur un grabat couvert de chiffons dégoûtants, Virginie, couchée, poussait des cris que la douleur de son mal et la rage de son abandon lui arrachaient.

Elle ne parut pas s'apercevoir de la présence de Marie. Trop longtemps abandonnée, elle se défiait de l'humanité et voyait dans son semblable un ennemi. Marie lui parla avec douceur sans obtenir de réponse, et quand la vieille se remua dans ses haillons, ce fut pour cracher à la figure de sa bienfaitrice. La jeune fille essaya tranquillement cette souillure que trois fois la mendicante renouvelait en criant avec des injures : va-t'en, va-t'en !

Elle ne s'en alla pas. Paisible et sereine, attendant le moment propice pour faire pénétrer un rayon d'affection dans cette âme ulcérée, Marie s'occupa de nettoyer et de ranger la chambre, puis elle s'assit. Plusieurs heures passèrent; de temps à autre la visiteuse hasardait un mot bienveillant, une parole dévouée... ce fut en vain, elle n'obtint rien. Elle revint plusieurs fois apportant du bouillon, des biscuits, des fruits rafraîchissants, tout ce qu'aime les malades; Virginie recevait sans parler, sans remercier. Elle finit par se décider à dire quelques mots presque toujours injurieux et grossiers et qui, néanmoins, laissaient poindre l'espoir de l'adoucir avec le temps; en tout cas, Marie continua son œuvre en priant Dieu de la féconder.

Il pouvait y avoir deux mois qu'elle visitait cette pauvre mesure, quand Amédée lui proposa de l'y accompagner.

Virginie, en voie de guérison morale et physique, fut d'autant plus maussade que Marie n'était pas seule et qu'elle avait eu bien de la peine à tolérer sa présence. Elle trouva donc tout mal et mauvais. Pendant qu'elle était le plus en train de bougonner, elle aperçut dans les yeux d'Amédée des signes non équivoques de mécontentement, et résolut aussitôt de se venger en la blessant comme elle était elle-même blessée de sa venue.

— C'est votre amoureux, ça, mam'zelle ? De mon temps, les filles qui se respectaient n'auraient pas couru les grands chemins en telle compagnie. Mais tout est changé, le monde va à l'envers.

Marie-Sophie toucha Amédée de la main pour contenir son indignation; elle était devenue rouge jusqu'aux oreilles en entendant ce propos insultant, cependant, elle dit avec calme :

— Non, Virginie, vous vous trompez.

Elle espérait que sa dignité imposerait le silence à Amédée, elle n'y réussit pas.

— C'est ma sœur, vieille folle ! exclama-t-il hors de lui, plus préoccupé de l'injure que venait de recevoir Marie-Sophie, que de la cause infime de cette injure et oubliant dans la révolte de la passion son antique respect pour les cheveux blancs.

Virginie sourit méchamment de cette impuissante fureur, elle était maîtresse du terrain.

— Vous me la gobez belle, mon jeune prince, reprit-elle en branlant la tête et le marguot du regard, mademoiselle de Ribienne, votre sœur !... allons donc, tout le village sait bien le contraire.

— De grâce, Amédée, dit Marie suppliante; c'est le mari de ma pauvre sœur, ajouta-t-elle s'adressant directement à Virginie et la regardant avec douleur, c'est ainsi mon proche parent.

Virginie s'adoucit au regard et au son de voix de Marie; cette noble créature était le seul être vivant qui ne l'eût pas rebuté dans sa vie presque bestiale; un sentiment qui tenait du respect, de la reconnaissance et de l'amour, se remua dans ce vieux cœur déshabitué d'aimer, elle répondit donc sur un ton différent :

— Croyez-moi, ma fille, ce monsieur est trop jeune pour une fréquentation aussi assidue; ça fait jaser mal à propos, et à quoi ça vous sert, puisque vous ne pouvez pas vous épouser ?

— Elle le peut, dit Amédée dont la raison était dominée par la colère.

Cette brusque et maladroite sortie rendit à la vieille toute son antipathie et tous ses sarcasmes :

— Si elle faisait une chose semblable, on lui donnerait un fameux charivari, et on ferait, ma foi, bien; épouser son frère ! en v'la des indignités ! mais ces riches, tout leur est permis.

Bien qu'atteinte au cœur, Marie-Sophie se contenta.

Craignant quelque nouvelle explosion entre les deux adversaires, elle s'inclina pieusement devant Virginie, membre de cette grande famille des pauvres que Notre-Seigneur a béatifiée, et sortit.

Amédée la suivit.

Virginie resta mécontente et honteuse. Elle eut le sentiment de sa faute, car celle qu'elle venait d'injurier était sa bienfaitrice, celle qui l'avait consolée et aimée dans ses délaissements, supportée dans sa grossièreté, soulagée dans sa détresse. Elle eut peur de la solitude et de l'abandon de sa vie passée, et si elle avait pu racheter sa méchanceté par des larmes, elle l'aurait rachetée, car elle pleura. Elle pleura solitaire, et ce fut le premier retour de cette âme misérable vers la repentance et le salut. Dieu est bien près de l'âme touchée jusqu'aux larmes.

Amédée donna un libre cours à sa fureur, blâmant Marie,